

Et l'arc-en-ciel n'est pas venu

Prologue

Il y a des silences qui pèsent plus lourd que des cris. Le mien s'est installé dans la chambre jaune. Celle qu'on n'a jamais vraiment terminée. Les murs sont restés inachevés, jaune et bleu, pour ressembler à la chambre de notre premier. Une palette douce, pensée pour accueillir la vie. Le berceau s'y trouve toujours. On l'a finalement utilisé comme espace de stockage. Comme si l'on pouvait combler le vide en l'enfouissant sous des choses. Il y a aussi ces petits vêtements, pliés avec soin, qui n'ont jamais eu de peau à caresser.

Parfois, j'y entre encore. Pas souvent. Mais parfois. Je laisse la porte ouverte, sans raison précise, comme pour dire que ce n'est pas un secret. Mais personne n'en parle.

Je n'ai pas pleuré tout de suite. Le corps met du temps à comprendre qu'il ne sera plus habité. Il faut attendre que l'âme le rattrape. Et quand elle arrive, on tombe, d'un seul coup, sans prévenir. Alors moi aussi.

C'est étrange, ce moment précis où l'on comprend que ce qu'on espérait n'arrivera plus. Que l'arc-en-ciel, ce miracle promis après la tempête, ne viendra pas. On m'a dit : « Tu verras, après la pluie vient toujours le beau temps. » Mais parfois, il n'y a pas de beau temps. Il y a juste un ciel couvert, un jour après l'autre, et une femme qui apprend à marcher dessous, sans oublier où le soleil s'est arrêté.



1. La première maternité

Ma première grossesse n'a pas été un long fleuve tranquille. Dès les premières semaines, les nausées étaient constantes, les insomnies fréquentes, et l'inquiétude omniprésente. À peine remise de la surprise d'apprendre qu'un petit être grandissait en moi, j'ai dû faire face à un décollement du fœtus. La peur m'a envahie. Chaque rendez-vous médical devenait une épreuve, chaque battement de cœur entendu une victoire.

Les complications se sont succédé : placenta prævia, contractions précoces, risques de prématurité... Tout cela était tellement à l'opposé de ce que l'on nous montre souvent : ces grossesses idéalisées, ces femmes épanouies, souriantes, avec ce ventre rond qui semble flotter dans la sérénité, ces femmes qui continuent leur vie comme si de rien n'était, leur petit trésor lové au creux d'elles.



Les médecins parlaient de « grossesse à risque », de « surveillance accrue ». Je me suis retrouvée à jongler entre les examens, les prises de sang, les échographies, les monitorings, les trop nombreux passages aux urgences et les moments de repos imposés. Mon corps, que je pensais connaître, devenait un terrain inconnu, imprévisible. J'ai eu l'impression, pendant neuf mois, de retenir la vie entre mes jambes, de la supplier de rester accrochée afin que tu ne puisses pas t'échapper.

Malgré tout, l'espoir grandissait en moi. Je me surprénais à caresser mon ventre, à lui parler doucement, à imaginer le futur, à rêver ce que nous serions à trois... Chaque petit coup, chaque mouvement, était une preuve de vie, un lien qui se tissait, invisible mais si puissant.

Le jour de l'accouchement est arrivé, chargé d'émotions contradictoires : la peur, l'excitation, l'épuisement. Il s'agissait d'une césarienne programmée pour ne prendre aucun risque, pas de place pour l'imprévu. Mais toi tu voulais sortir depuis longtemps. Cette dernière semaine a été difficile pour toi, pour moi. Et puis, j'ai enfin entendu ce cri, ce premier souffle qui a tout changé. Celui qui efface tout et qui grave à jamais le moment où l'on devient mère.



Tenir mon enfant dans mes bras pour la première fois a été un moment suspendu, hors du temps. Toutes les douleurs, les angoisses, s'effaçaient face à cette petite vie que j'avais portée. Je découvrais un amour nouveau, profond, inconditionnel. À peine le temps de déposer un baiser sur ton petit visage qu'on t'emportait déjà. Tu avais une infection et des difficultés respiratoires. Et je découvrais que l'après-grossesse pouvait, lui aussi, avoir son lot de tempêtes. Heureusement, après une semaine en néonatalogie, ton état s'est amélioré et nous avons pu rentrer. À la maison. À trois.

Les semaines suivantes ont été un mélange de bonheur intense et de fatigue extrême. Les nuits blanches, les pleurs, les doutes... mais aussi les premiers sourires, les regards émerveillés, la magie de ce lien qui grandissait.

Cette première maternité, bien que difficile, m'a transformée. Elle m'a appris la résilience, la patience, la profondeur de l'amour maternel, incommensurable. Elle m'a montré que, malgré les épreuves, la vie pouvait offrir des éclats de lumières, des instants de grâce.

2. Les pertes

Quelques temps après la naissance de notre premier enfant, le désir d'agrandir notre famille est revenu. Avec lui, l'excitation mêlée d'espoir. Chaque mois, j'attendais avec espoir, scrutant le moindre signe. Chaque retard faisait battre mon cœur plus vite. Et puis, enfin, ce test positif. Une joie mêlée d'appréhension, mais surtout, l'espoir d'un nouveau commencement.

Les premières semaines se sont écoulées, rythmées par les nausées et la fatigue. Mais lors d'une échographie de routine, le silence de l'écran a remplacé les battements de cœur attendus, espérés. Le médecin a prononcé des mots que je n'oublierai jamais : « Que voulez-vous faire pour la suite ? ». Je ne comprenais pas ce que j'étais censée répondre, je ne comprenais pas ce silence. Peut-être le son de l'échographe ne fonctionnait-il pas ? Peut-être que... Alors j'ai posé la question fatidique : « Il y a un problème ? ». Et là, le couperet est tombé, le silence n'était pas une panne. C'était une absence.



Mon monde s'est effondré. Je me suis retrouvée face à une douleur sourde, un vide immense. Le deuil d'un être que je n'avais jamais tenu dans mes bras, mais que j'avais déjà tant aimé. Et je me suis retrouvée à devoir faire face à une réalité atroce : « On peut porter la vie, mais on peut aussi porter la mort ». Je ne voulais pas de cette injustice silencieuse.

Les jours suivants ont été flous. Entre les rendez-vous médicaux, les larmes silencieuses, les douleurs muettes et les questions sans réponse. Je me suis sentie seule, incomprise. Les mots de réconfort, bien que bien intentionnés, sonnaient creux, me blessaient « Tu en auras un autre ». Mais je ne voulais pas un autre, je voulais *celui-là*. Ma petite crevette, Ce surnom qui m'est venu quand je t'ai vu. Quand j'ai dû te laisser partir.

Très vite, je me suis lancée à cœur perdu dans la poursuite de mon bébé arc-en-ciel. Celui censé ramener la lumière, mettre du baume au cœur, sur les blessures, symbole de renouveau et d'espoir. Il est venu, brièvement, quelques semaines à peine. Et puis, lui aussi est reparti. Sur la pointe des pieds.



La douleur physique s'est estompée, mais la blessure émotionnelle, elle, s'est installée. À chaque date anniversaire, à chaque souvenir, elle revient. Alors j'écris, cherchant à poser des mots sur l'indicible, pour exister autrement. À travers ces lignes, j'ai tenté de donner une voix à mon chagrin, de rendre hommage à ces vies éphémères, pour parler de de vous, mes enfants d'ombre et de lumière.

Cette expérience m'a changée. Elle m'a enseigné la fragilité de l'existence, la profondeur du deuil, l'intensité d'un amour maternel qui ne dépend ni d'un prénom, ni d'un souffle. Tout cela je l'ai connu au plus intime de moi.

3. Le diagnostic

Après les pertes, je voulais comprendre. Je voulais une explication. Une cause. Une solution. Les examens se sont multipliés : bilans hormonaux, échographies, hystérogaphies, IRM, spermogrammes... Chaque résultat revenait normal. Pas d'anomalie détectée, pas de cause identifiée. Et pourtant, les mois passaient, sans nouvelle grossesse. Rien n'expliquait. Tout interrogeait.

Après deux ans d'attente et d'espoir, le verdict est tombé : stérilité inexplicée. Un diagnostic vide qui n'en est pas un, une absence de réponse qui laisse place à l'incertitude. Je me suis sentie perdue, en colère, impuissante. Ni porte ouverte, ni porte fermée. Juste un couloir sans fin. Comment accepter de ne pas savoir ? Comment faire le deuil d'un enfant qui n'existera peut-être jamais, sans comprendre pourquoi ?

On m'a proposé des traitements : stimulations hormonales, inséminations, fécondations in vitro. Mais tout cela était tellement loin de la maternité souhaitée, rêvée... Nous avons déjà un trésor... Alors, à deux, nous avons décidé de l'aimer, de le regarder grandir, de ne pas forcer la vie. Ni la nôtre. Ni la sienne.



J'ai cherché des réponses ailleurs : médecines douces, thérapies alternatives... J'ai appris à écouter mon corps, à apaiser mon esprit, à me reconnecter à moi-même. À faire de la place à ce qui *est*, plutôt qu'à ce qui manque. J'ai compris que certaines questions restent sans réponse, et que l'acceptation est un chemin difficile, mais nécessaire. J'ai appris que tous les rêves, même s'ils ne sont pas démesurés, ne sont pas toujours accessibles ou réalisables sans que ce soit un

échec. J'ai aussi appris à rêver différemment, à autre chose. A une autre forme de vie, une autre manière d'aimer.

Aujourd'hui, je vis avec cette stérilité inexplicée. Elle fait partie de moi, de mon histoire. Elle m'a appris la résilience, la patience, l'amour de soi.

Conclusion

Il m'arrive encore de lever les yeux vers le ciel, espérant apercevoir un arc-en-ciel après la pluie. Même s'il n'est jamais venu, d'autres nuances ont coloré mon ciel. D'autres formes de lumière ont teinté mon chemin.



J'ai appris à marcher sous ce ciel couvert, à apprécier la beauté dans ses teintes parfois plus sombres, à honorer les éclaircies. Chaque nuage raconte une histoire, chaque éclaircie offre une lueur d'espoir.

Mon parcours n'a pas suivi la route rêvée, mais il m'a menée à une paix douce, sincère. Une paix faite d'acceptation, de cicatrices tendres, de souvenirs chéris et d'amour indélébile pour l'enfant que j'ai, et pour ceux que j'ai portés autrement dans mon cœur.

L'arc-en ciel n'est pas venu mais j'ai appris à danser sous la pluie.

Anastasia Théodore